Introduction

Alors qu'à Paris la page du Premier Empire est tournée : les Coalisés sont entrés dans la capitale et Napoléon 1er a abdiqué, mais ces nouvelles ne sont pas encore connues dans le Sud-Ouest et les combats s'y poursuivent. Le maréchal Soult à la tête d'une armée des Pyrénées très affaiblie moralement et physiquement arrive à Toulouse talonné par une coalition anglo-hispano-portugaise aux ordres de Wellington ; et ce sera la bataille livrée le dimanche 10 avril 1814 sous les murs de la Ville. Cette ultime confrontation a donné lieu à de nombreux travaux et ouvrages historiques et son déroulement est aujourd'hui bien connu.

Par contre, la retraite depuis les Pyrénées, les escarmouches qui ont eu lieu dans les environs de Toulouse avant et après la bataille ainsi que l'évacuation de la Ville après la bataille sont beaucoup moins bien documentées. Plusieurs accrochages sont intervenus entre les patrouilles de cavalerie des deux camps laissant de nombreux morts. Les soldats de religion protestante sont enterrés sur place dans des fosses ou regroupés dans un "champ des morts" (Les Bastards à Ayguesvives) ou un "cimetière anglais" (château de Lamothe à Baziège).

Yvan Rousselet de Mortarieu vient combler ces lacunes. Son travail s'organise en deux parties distinctes : la retraite vers Toulouse avant la bataille et l'évacuation en direction de Carcassonne après la bataille. Il a eu accès à une documentation de première main aux archives du SHD (service historique de la défense) déposées au château de Vincennes (Val-de-Marne) et à divers ouvrages et mémoires d'auteurs britanniques ayant participé à cette campagne militaire.

Avec une grande minutie, il a patiemment reconstitué le déroulement de ces combats. Il s'est attaché à préciser, parfois à l'heure près, les stratégies envisagées, la progression et les mouvements des soldats des deux camps, les erreurs commises, la cruelle réalité des confrontations, le nombre de morts et de blessés, etc., dans un récit alerte où les anecdotes ont leur place, un récit toujours très vivant surtout lorsque l'on connaît les lieux où se déroule l'action. On n'a pas grand effort à faire pour imaginer les scènes qu'il nous décrit et il doit être remercié pour avoir fait revivre avec passion ces pages de l'histoire de notre région.

Jean-Pierre SUZZONI

Le 12 avril 1814

La Rencontre de St Colombe

Yvan ROUSSELET de MORTARIEU

La rencontre de Ste Colombe.

Les raisons de ce récit.

Tout jeune, accompagnant mon grand père maternel au cours de ses pérégrinations commerciales dans le Lauragais, j'avais entendu au cours de discussions avec ses clients, quelques récits de cette fameuse bataille de Sainte Colombe.

Mais ces souvenirs évasifs étaient évoqués par des personnes âgées qui relataient les veillées des grands parents de leurs grands parents et qui faisaient partie de l'éducation et des acquis qu'ils avaient reçus en héritage.

Ceci avait éveillé ma curiosité de gamin. Devenu adulte, ces évocations sont restées vivaces au point de rechercher ce qui s'était vraiment passé.

Durant mes loisirs, j'ai pris connaissance des divers ouvrages qui ont été écrits sur les batailles d'Orthez et de Toulouse. Mais pour moi, il existait un manque. Comprendre, les évènements qui n'étaient pas ou peu ou même mal décrits, dans ces ouvrages et pour lesquels, il existe des vestiges.

Grâce à un ami qui fait des recherches aux archives de Vincennes et à des contacts avec des historiens militaires britanniques, j'ai pu avoir, indirectement, des renseignements bruts que je n'ai eus qu'à ordonner.

J'ai eu également connaissance des courriers que le Maréchal Soult a envoyés au général Clarke, Ministre de la Guerre, ainsi qu'au Maréchal Suchet.

L'évocation faite n'a pas pour but d'être un parfait récit historique, mais plutôt un complément aux livres déjà existants. Il peut être considéré comme un additif et un lien aux récits qui suivent la bataille d'Orthez, les combats de Maubourguet et Vic Bigorre et sur la bataille de Toulouse et comprendre les évènements qui se sont déroulés entre ces deux batailles et aussi quarante huit heures après.

Cette évocation se fait au travers de l'histoire de deux unités de cavalerie, le 10° chasseur et le 2°Hussard qui ont joué un rôle actif, parmi tant d'autres, lors de deux accrochages avec la cavalerie anglaise. Pressé par le temps, je n'ai pas pu développer pleinement la rencontre d'Ayguesvives.

Les deux batailles majeures, Orthez et Toulouse ne seront donc pas évoquées. Ce n'est pas le but de ce récit. D'autres écrits plus détaillés les relatent.

Après une rapide évocation sur la situation début 1814, mon récit, commence après les combats de Maubourguet, Vic Bigorre. C'est à dire au soir du 19 mars 1814.

Préambule

Cavalier du 2° Hussard

Cavalier en Plomb 10° Chasseur

Ce chapitre permet de faire une évocation rapide de l'unité de cavalerie du 10° chasseur qui sera directement concerné par les combats sur Baziège.

Le 10° chasseur revenant d'Espagne est complété en 1811 en régiment à 4 escadrons. La discipline y est sévère et l'instruction particulièrement développée. Ceci en fonction des épisodes que le régiment, venant d'Espagne, a traversé précédemment. Début 1812, en prévision de la campagne de Russie qui se prépare, un cinquième escadron est en formation, dont l'ossature s'appuie sur des vétérans de retour de congés ou de convalescence et l'incorporation de jeunes recrues. Il ne sera jamais totalement au complet.

Au printemps 1812, le régiment se divise en deux. Les éléments d'élite migrent en direction de la frontière polonaise, vers un avenir que tous préfèrent à la sale guerre de la péninsule. Des effectifs qui franchiront le Niémen le 24 juin 1812 ; seulement 1/10 d'entre eux, reviendra…

Le reste, ceux qui franchissent les Pyrénées, soit deux escadrons et l'effectif d'environ une compagnie et demie, reprend la direction de l'Espagne vers l'ouest de la péninsule. Les attendent 18 mois d'une sale guerre, faite d'escarmouches, d'embuscades et de batailles difficiles contre des effectifs supérieurs en nombre que sont les Anglais, Portugais et Espagnols.

Après la bataille de Vittoria et la perte des archives et du trésor de Joseph Bonaparte, l'armée Française recule. Des garnisons s'enferment dans des places fortes pour mieux retarder l'avance des alliées (San Sébastien, Bayonne, etc.).

Malgré de furieux combats sur les frontières l'armée française est obligée de reculer.

Recul, plus ou moins obligé, car Napoléon ayant rappelé en début d'année les dragons, l'armée française n'a plus de cavalerie lourde. Seuls restent Hussards et Chasseurs dont les effectifs ne représentent plus qu'un quart de la cavalerie britannique. De plus, devant le dénuement de cette troupe, la cavalerie lourde anglaise est sans rivale. Mais elle est peu mobile.

Après une succession de batailles perdues sur les frontières, l'armée française rétrograde et prend la direction d'Orthez.

Chaque abandon de sol français se traduit par la désertion, plus ou moins massive, des gardes nationaux qui composent l'armée des Pyrénées. Ceux-ci n'aspirent plus qu'à une chose, rentrer chez eux.

Après la Bataille d'Orthez perdue, le 27 février 1814, malgré la résistance héroïque du général Foy, qui parvient, malgré sa blessure, à tromper les Anglais et à les attirer vers le Gers, où pendant trois semaines et des combats retardateurs, ces derniers marquèrent le pas.

L'armée des Pyrénées est dans un triste état, manquant de tout, chaussures, nourritures, vêtements, armes, chevaux, artillerie. Le ravitaillement est absent et la solde n'est pas payée depuis le mois de juin 1813. Cette armée vit d'expédients et de maraudes, alors que les adversaires sont bien nourris, approvisionnés et paient les réquisitions « avec l'argent des Français » (Trésor du roi Joseph).

Le moral des grognards est au plus bas et suivant une dépêche adressée au Ministre de la Guerre, Soult ne peut compter que sur un tiers de ses effectifs en cas de coup dur. Sa cavalerie, depuis le départ des dragons, est réduite presque de moitié. Elle ne peut rivaliser, aussi, avec la cavalerie lourde des Britanniques et encore moins s'exposer dans une bataille rangée. Sa seule efficacité réside dans l'éclairement de l'armée des Pyrénées et dans des combats d'arrière garde destinés à protéger la colonne qui retraite. Par contre sur des coups de main ponctuels où l'infériorité numérique et l'armement ne jouent plus et, de plus, combinés avec l'effet de surprise, elle est sans rivale.

Le Maréchal Soult a donc défini une stratégie qui consiste à retraiter et à trouver des points d'appuis pour résister et mettre en échec les alliés en leur causant le plus de dommages possibles, sans trop exposer son effectif. Il lui faut donc retraiter sur Toulouse, pour reposer son armée, la rééquiper et la réapprovisionner. Ce qui explique que chaque combat livré, après la bataille d'Orthez, ne comporte guère plus de 10 000 hommes du côté Français.

L'histoire que nous relatons commence après les combats de Trie-sur-Baïse et de Vic-Bigorre.

Le Récit Historique.

1) La retraite vers Toulouse

La stratégie du général Foy a bien fonctionné. Il attire, avec son arrière garde, l'ennemi dans les coteaux de l'Armagnac. Les Anglais soucieux de prendre les Français de vitesse s'y engagent et font route vers Auch. Les troupes mobiles et toute la cavalerie légère suivent les Français.

Le gros de l'armée française vient de se replier sur Tarbes, évitant soigneusement les routes du Gers, peu à même d'assurer, par leurs chaussées mal carrossées, une retraite rapide. De plus les routes, même les plus praticables, sont ravinées par le mauvais temps.

L'artillerie et les convois, accompagnés par une reconnaissance de cavalerie, précèdent le gros de l'armée des Pyrénées et se dirigent vers Tounay, puis Montrejeau en direction de St Gaudens.

Le 20, le corps de Reille qui assure l'arrière garde est à Tarbes, précédé par la brigade Vial. Un combat s'engage dans les faubourgs de Tarbes (Aureilhan). Les Anglais sont repoussés avec perte (1).

Du fait du temps affreusement pluvieux, beaucoup de charrois s'embourbèrent après Ozon, dans une montée. Immobilisés, ils furent distancés de la colonne. Bientôt isolés, ils furent chargés par les patrouilles anglaises. L'escorte, les blessés furent sabrés. Beaucoup réussirent à s'égarer dans la campagne et à se réfugier, le temps du passage des alliés, dans des granges de l'arrière pays.

Le 21 mars au matin, le 10° chasseur procède à des combats d'arrière garde en échelons, entre Tournay et Lannemezan et ensuite vers Pinas ou la cavalerie anglaise, venant de Castelnau Magnoac, essaie de couper l'armée française en deux. Woodberry signale que le 14th Light Dragon a beaucoup souffert durant cet engagement. Les Anglais sont repoussés avec des pertes. Mais très astucieusement, après avoir reçu des renforts, la « Cavalery » fait semblant de se replier, laissant un seul escadron assurer la poursuite. Elle se porte sur Boulogne sur Gesse où elle sera le 22 mars. Puis elle se dirige, ensuite, sur St Plancard, puis sur le Cuing à dessein de couper la route de Montrejeau à St Gaudens (3).

Le 21 Mars marque aussi le passage à Toulouse du roi Ferdinand VII qui rentre dans son pays avec un sauf-conduit. Il est acclamé par « les Toulousains » qui croient la guerre terminée et surtout au départ des terribles troupes Espagnoles (3).

Cependant, au même moment, la tête de colonne de l'armée des Pyrénées

arrive à St Gaudens, sous un déluge (2). Ce qui occasionne des désordres, car les fourgons fatiguent et se bloquent dans la montée.

Craignant des incursions, après avoir réquisitionné des montures, Soult, anxieux, fait repartir son artillerie sur St Martory, puis sur le retranchement de Martres Tolosane (2).

Des voyageurs signalent que les troupes anglaises ont été vues à Boulogne sur Gesse et ont croisé des éclaireurs à St Plancard et St Marcet(3).

Le 22 au soir, le dernier escadron du 10° chasseur arrive en vue de Montréjeau, sous la pluie. En arrivant aux abords de la ville, se livre un combat d'arrière garde qui retarde la progression du fond de colonne. La poudre est mouillée et seules les charges des chasseurs au sabre repoussent l'ennemi.

Passé cet événement, la nuit arrivée, l'arrière-garde harassée en guenilles et manquant de tout, s'endort, laissant le guet aux gardes nationaux locaux mobilisés pour la circonstance, profitant ainsi d'un repos âprement mérité (2).

Au petit matin du 23 mars, alors que la tête de l'armée des Pyrénées quitte St Martory pour Martres Tolosane, on signale des éléments britanniques sur la route de St-Gaudens, entre Montrejeau et St-Gaudens.

La retraite de colonne se trouve coupée par l'irruption d'un détachement de Horse-guards à Bordes de Rivière. Ces derniers suivent des habitants qui s'enfuient et finissent par trouver un gué qui les propulse à Pointis de Rivière. Certains éclaireurs seront signalés, par la suite, à Ardiège (1-2-3).

L'arrière-garde française et l'escadron du 10° chasseur n'ont plus que la solution de traverser la Garonne, à Gourdan et se diriger vers le Bazert et vers Labroquère.

Les chasseurs, arrivés au carrefour du Bazert, abandonnent la colonne à son sort et se dirigent sur Valentine, puis Miramont. Ils passent en force sur la rive droite. Ils rattraperont le gros de l'armée et leur régiment à St Martory.

La colonne harassée, composée essentiellement de civils, de fruits des rapines, de vivres, de charrettes et de fourgons, dans lesquels se pressent des soldats épuisés, trainards et blessés, se dirige, sans escorte, sur Barbazan, espérant par Sauveterre et Encausse s'échapper et contourner l'ennemi. Les intempéries ont transformé la côte de Barbazan en fondrière. Les véhicules s'embourbent et immobilisent toute la colonne. C'est à ce moment que surgissent les éléments de la cavalerie Hanovrienne. Celle-ci a très mauvaise réputation. Il n'y a pratiquement pas de combat. La plus part des accompagnants, même civils, et les blessés qui ne peuvent s'enfuir, sont sabrés et achevés (sauf quelques officiers qui deviennent prisonniers). Les véhicules et leurs contenants sont pillés. Les survivants se réfugient sur un monticule, dans

une ruine où, ils font le coup de feu et finissent par repousser, à la baïonnette, les assauts des cavaliers anglo-germaniques.

A la faveur de la nuit et profitant des libations de l'ennemi, des habitants des lieux les feront passer par la montagne… vers Aspet (3).

Ils ne seront pas poursuivis. En véritables soudards, les soldats de Wellington, plus occupés à se restaurer, s'enivrer, piller et autre, s'inviteront chez l'habitant, bivouaquant aux frais des Barbazanais. Leurs exactions sont restées dans les mémoires. Ceci permet d'oublier les rescapés.

A St Gaudens, le demi-escadron qui jouait le rôle d'accompagnant de colonne se trouve, ainsi devenir, malgré la faiblesse de son effectif, l'arrière garde.

Dans la journée du 23 (23 pour Woodberry, 24 pour Félix Napo), il fait le coup de feu à l'entrée de St Gaudens, à l'emplacement de l'ancien circuit du Comminges. L'ennemi est aussitôt chassé. Cependant, un fort détachement, soit une demi-brigade ou plus, dont le 2th dragons, le 18th Hussard et peut-être des Life Guards, venant de Ciadoux par St Marcet, surprend le reste de la colonne française, qui se replie avec les fourgons et les bagages, dans l'urgence, sur St Martory. Le demi-escadron qui menait un combat d'arrière garde sur la route de Montréjeau se trouve bloqué.

Il se bat dans les rues de St Gaudens, contre deux escadrons complets du 13th Hussard. La logique voudrait que cette unité se replie sur Miramont et fasse un détour par la rive droite de la Garonne pour se mettre ainsi en sécurité, protégé par le fleuve. Ne connaissant pas les lieux, le chef d'escadron choisit la porte de Toulouse où d'autres unités adverses (14th Hussard) sont en train de permettre aux chevaux de se désaltérer aux abreuvoirs d'un relai de poste, au niveau de l'actuel rond-point, en face l'actuel collège Leclerc. L'escadron se faufile en colonne par la porte, les premiers passent, mais les anglais coupent la colonne en deux. 50 chasseurs resteront sur le tapis, soit environ, la moitié de l'escadron. Le nombre de prisonniers n'est pas indiqué ; mais il est relaté côté Français que plus de la moitié de l'effectif manquera à l'appel (2).

Les pertes anglaises ne sont pas mentionnées.

Le 10° chasseur se replie sur St Martory, déjouant notamment une embuscade, près du défilé de Montpezat.

Le 23 Mars, Pierre Soult et sa cavalerie se trouvent, le matin, à Martres. L'artillerie éclairée par le 2° hussard continue son chemin vers Noé.

Un état des troupes est fait et permet de constater les nombreuses désertions. Des chasseurs basques qui s'étaient joints à la colonne à Bayonne, il

ne reste que le général Harrispe et son escorte. De 600 gardes nationaux des Hautes Pyrénées, comptabilisés à Tarbes, ils sont 50 à St Gaudens et moins de 20 à St Martory.

En fin de journée, les premiers éléments de l'armée des Pyrénées arrivent à Toulouse par l'avenue de Muret.

Ce même jour, un autre combat aura lieu près de Noé à l'embranchement de Longages avec une colonne de « Cavalery » venant de Samatan. L'infanterie, le 20° et le 22° chasseur, et quelques éléments du 10° repousseront l'ennemi qui essayait de couper la colonne française se dirigeant vers Toulouse. Peu de renseignements sur les effectifs concernés, sinon la perte d'une trentaine d'hommes et plusieurs blessés. Pas de renseignements sur les pertes anglaises. Autrefois sur la nationale, une colonne en pierre marquait l'endroit et évoquait le souvenir de ce combat... (?)(2-3).

Le 24 au matin, le gros de l'armée s'échelonne sur toute l'avenue de Muret jusqu'à Muret et plus.

Les habitants qui les voient passer pensent à une colonne de mendiants, tant l'état sanitaire des soldats est dégradé et impressionnant. Les troupes sont harassées, affamées, en guenilles, les vêtements en lambeaux, sans chaussures ou presque. Celles-ci étant remplacées par des chiffons en coton ou pire par rien du tout. Les montures sont fourbues, malades, blessées, voire agonisantes. Les hommes sont fiévreux, l'œil hagard, pouilleux, crottés, les pieds et membres blessés ou autres. Les biffins dans leur malheur se bousculent aux fontaines et se jettent sur la nourriture que leur tendent les badauds. Des potagers sont pris d'assaut, certaines maisons pillées, leurs propriétaires malmenés et des bousculades s'ensuivent que les gendarmes ont bien du mal à réprimer. Il n'existe plus de discipline et les ordres ont du mal à être appliqués.

Château du Tardan où Wellington passera la nuit du 24 au 25mars.

La colonne s'étale sur plus de trente kilomètres et la valeur combative des effectifs est inférieure au quart, pour ne pas dire, au cinquième de l'armée (2).

La chambre de Wellington
(Avec l'aimable autorisation des propriétaires)

La diligence d'Auch signalera que les Anglais sont à Auch depuis le 22 au soir (3). Venant de Samatan, Wellington passera la nuit du 24 au château de Sabonnères, dans « un lit en baldaquin » (cf photos). Le 25, les Anglais sont à Léguevin et le 26 les reconnaissances anglaises font le coup de feu à Tournefeuille contre les patrouilles françaises (1).

Dans cette course de vitesse où à chaque moment, il pouvait perdre, Soult a réussi son pari et a devancé Wellington de presque deux jours.

Sans doute furieux de la réussite de son adversaire et conscient de son infériorité, ce dernier va échafauder un plan consistant à envelopper l'armée française dans Toulouse et couper les voies de communications, non seulement à l'ouest, mais aussi à l'est(4).

Le 27 mars, le Général Hill est à Portet sur Garonne. Le Baron Ritay, un de ses amis et son domestique retarderont le franchissement de la Garonne en coupant les amarres d'un pont mobile. Le 28, sa colonne traverse à gué à Roquette et poursuit sur la rive gauche de l'Ariège cherchant un pont. Le 29, Hill est à Auterive et poursuit sur Cintegabelle, où le 30 au matin la totalité de son effectif traverse l'Ariège et le 31 mars, il est à Nailloux. Mais le gros de son infanterie s'enlise sur les coteaux dans la boue et sur les chemins.

Son artillerie est éparpillée le long de la route et son infanterie est harassée suite aux intempéries.

Dans l'après-midi, des reconnaissances sont faites sur Montgiscard et Baziège.

Le 1er avril, sur le coteau d'Ayguesvives, au lieu dit « le champ de Mars » ou « champs de la Guerre », a lieu une rencontre entre l'avant garde britannique et une reconnaissance de hussards du corps d'Erlon, renforcée par

un détachement de cavalerie de remonte en formation du 4th Hussard venant de Pamiers.

Voyant arriver l'armée anglaise, le colonel a fait déménager la totalité de son effectif sur Castelnaudary et envoyer une reconnaissance sur Toulouse. Cette dernière, forte d'environ une compagnie, retrouvera le 2nd Hussard à Ayguevives.

Voyant leurs frères d'armes en danger, ces éléments du 4th Hussard chargèrent pour dégager, ceux du 2nd. Toutefois, suivant le rapport anglais, ces derniers restent maîtres des hauteurs du coteau. Les Français s'étant repliés sur Montgiscard et assurant le pont sur le canal (4).

Le combat semble avoir fait une douzaine de tués et autant de blessés de part et d'autre.

Le 2 avril, suivant les courriers envoyés et reçus de son chef, le général Hill en personne accompagnera un escadron sur les lieux des combats et enverra une reconnaissance pour dépouiller un tué du 4th Hussard et ramener sa veste pour vérification de l'unité de cavalerie engagée(4).

Le courrier du 2 avril au soir est explicite. Hill avertit Wellington de la proximité de l'armée de Catalogne dont certains éléments se sont mesurés à sa cavalerie qui reste, toutefois, maître du terrain.

Le 3 avril, alors qu'il est « maître du terrain », Hill, suivant les instructions reçues, se replie sur la rive gauche de la Garonne en direction de Toulouse (4).

Il semble que les Hussards et surtout les troupes venant de Pamiers, ont été pris pour l'avant garde des troupes de Suchet et le général anglais a jugé bon, dans une logique de prudence, de rejoindre le gros des troupes, se sentant isolé.

Ensuite ont lieu les préparatifs et la bataille de Toulouse.

Nous quittons le lecteur et lui laissons le soin de se reporter aux ouvrages qui s'y rapportent et qui sont plus détaillés.

Les préparatifs de la bataille de Toulouse se déroulent par des opérations qui commencent dès le 1er avril. Et cela jusqu'au 10 avril, jour de la bataille.

Notre récit reprend au soir de la bataille.

Reproduction en plomb - Officier du 5° Light Dragoon guard

2) La retraite dans le Lauragais:

En fin d'après-midi du 10 avril, l'armée française est en situation délicate. Elle est battue, mais pas vaincue. Elle a perdu les principaux points de défense de ses retranchements et l'ennemi domine les collines environnantes, menaçant directement la ville de son artillerie.

Soult juge la situation délicate, mais pense pouvoir bénéficier du temps nécessaire à la réorganisation et au regroupement de l'armée Anglaise éparpillée du fait de la bataille. Son armée est stationnée dans Toulouse et donc regroupée, dès la fin de journée. Il fait part, dans un courrier adressé au Maréchal Suchet, de son intention de retraiter, le plus rapidement possible, vers Carcassonne où les deux armées des Pyrénées et de Catalogne pourraient, éventuellement se regrouper (2).

Soult pense qu'il aura à livrer le lendemain ou le jour suivant, une bataille difficile à Baziège. Carrefour stratégique et lieu de rencontre des deux voies qui longent le canal. Il lui faut donc manœuvrer rapidement pour éviter, dans ce lieu, une concentration ennemie.

Il lui faut surtout créer des points d'appuis nécessaires à fixer l'armée anglaise et à pouvoir résister. Sachant qu'il doit compenser l'infériorité de ses effectifs, de ses armes, de sa cavalerie et de ses approvisionnements.

Le 10 avril au soir, le Maréchal Soult ordonne à son frère de procéder à des éclairements de cavalerie, ainsi que de s'assurer que la route, les ponts, les points de passage sont libres jusqu'à Baziège. La brigade Vial fait mouvement vers 22h. Elle est suivie d'un détachement du génie et de fourgons à poudre(2).

Le flanc sur le canal est protégé à chaque carrefour, pont, ou chemin par une compagnie d'infanterie de voltigeurs, qui sont transportés par des voitures à chevaux. Une fois arrivées, les charrettes repartent chercher d'autres troupes de manière à sécuriser ainsi des points plus éloignés. Cette opération est menée, dans la nuit et le 11 au matin, par la division Darmagnac et, plus particulièrement, par la Brigade Lesueur. 31° léger, 51° et 75° de ligne. Le 11 vers midi, la route est sécurisée, jusqu'à Baziège, où une redoute de fortune est édifiée, en toute hâte, sur la route de Montlaur. Les ponts de Madron, Castanet, Vic, Deyme, Donneville, Pompertuzat et Montgiscard sont minés, le matin. Ils sauteront, le 12, sauf celui de Pompertuzat ou l'explosif, sans doute de mauvaise qualité, fera, seulement, un gros trou dans le tablier au niveau de la clé de voute(3).

La cavalerie anglaise n'a observé que le 11 avril à 2 heures du matin des mouvements de troupes françaises vers Castanet. Vers 8 ou 9 heures, le général Stappleton Cotton ordonne à 2 brigades de se porter sur Labège et sur Auzielle, puis sur Odars où le gros des troupes de cavalerie cantonnera le soir. Ce mouvement n'a lieu qu'en fin de matinée.

Dans l'après-midi du 11 avril une reconnaissance du 1st Hussard se heurte au lieu dit « Fontanelles » à une patrouille de Chasseurs. Le Lt Colten sera blessé au cou et plusieurs Hussards seront blessés également. (Le 10 suivant Woodberry non présent, le 11 suivant Colten). Ils font 5 prisonniers(1). Une colonne du 10th Hussard affronte une autre patrouille de chasseurs sur la colline de « St Lautier », près du village de Montlaur. Le capitaine Fitz Clarence est blessé d'un coup de sabre aux deux fesses. Woodberry est impressionné par la violence du combat et par la quantité de morts dont plusieurs de ses connaissances. Cependant le nombre n'est pas signalé(1).

Le 12 au matin de très bonne heure, l'armée des Pyrénées commence sa retraite. Une compagnie d'infanterie (certainement du 75° de ligne), dans la nuit ou en tout début de matinée, sécurise la route à la sortie de Baziège, en s'établissant sur les hauteurs. Cette compagnie finit par se constituer un point d'appui et bivouaque près des bâtiments d'exploitation du château de Ste Colombe, en aval de celui-ci. Un bois protège le nord ouest, masquant la route (2-3).

Le plan de Wellington est d'isoler l'armée des Pyrénées du centre de la France et des possibles renforts qui pourraient arriver et éventuellement de la couper en deux pour provoquer sa destruction.

La cavalerie anglaise continue sa poursuite et suit trois directions. Le général Hill suit la route de Labège avec une brigade de cavalerie lourde. Elle sera bloquée, vers 16 heures dans les faubourgs de Baziège, sans pouvoir intervenir. La Brigade Ponsomby, constituée du 3rd, 4th 5th Light Dragon

guard, prend la route de Revel. Se joint à elle le général Stappleton-Cotton accompagné du 18th Hussard. Ce qui dénote un plan affirmé.

La cavalerie Hanovrienne prend la route de Caraman où elle fait prisonniers 20 gendarmes près d'Auriac sur Vendinelle. 30 suivant d'autres sources (4).

3) La rencontre de Sainte Colombe.

Arrivé à Fourquevaux, le 5th prend la direction de Mauremont, puis modifie sa route dans une reconnaissance en éventail. Deux escadrons se dirigeant sur Baziège, tandis que le reste de la colonne poursuit vers St Félix et de nouvelles reconnaissances. Sa progression est rapide. Il est urgent d'aller vite et de surprendre les Français.

Les deux unités du 5th, progressent plus lentement et minutieusement. Elles arrivent sur les crêtes et repèrent la longue file des convois, sur la route de Villefranche et aussi le point d'appui, tenu par un petit détachement de voltigeurs, près des bâtiments d'exploitation du Château. Ils pensent pouvoir enlever le poste de Ste Colombe, sans renfort, et également pouvoir couper la colonne de fantassins éreintés (5).

C'est une erreur de jugement du commandant de cette unité, le colonel Arentschild.

Il fait charger les deux escadrons, sans attendre le reste de son régiment et les autres unités. Il fait, seulement, dépêcher une estafette auprès de son chef. Celui-ci, avec le reste du régiment accompagné d'un détachement du 18th, est à moins d'une lieue.

Les deux escadrons anglais sont à environ 800-900m de distance des bâtiments d'exploitation. Ils ont le soleil dans les yeux. Il est donc environ midi.

A Ste Colombe, c'est l'alarme. Le détachement du 75° de ligne chargé de garder le flan de l'armée des Pyrénées, qui avait réquisitionné quelques volailles qui étaient sur la braise et deux tonneaux « de bon vin », s'apprêtait à déjeuner (6). Laissant tout, il s'active à la défense. Des barricades s'édifient dans l'urgence.

Le 10° chasseur, dont l'effectif est d'environ 430 hommes, est positionné « à un quart de lieu à l'est du château (1500m environ) dans un petit bois(?) », surveillant les abords et donc bien caché des Anglais (5). Il fait mouvement, tournant le château par le nord, masqué par le bois de la colonne ennemie qui descend prudemment le coteau dont les herbes sont encore humides des pluies

qui se sont abattues la veille et l'avant veille.

Passés le ruisseau et arrivés sur la partie plane, les anglais regroupés en deux lignes parallèles s'avancent au trot, puis foncent au galop sur la troupe d'infanterie.

Les deux escadrons du 5th light dragon, prennent la première décharge des défenseurs à environ 100 à 150 pas. Au même moment, ils sont pris de flanc et à revers par les 3 vagues des chasseurs qui percent la colonne anglaise et coupent la troupe britannique en deux. Les Anglais sont bousculés et en peu de temps, la panique s'installe chez eux. Ils se débandent et refluent, prenant la direction de l'ouest. Il semble que le lieu de la rencontre soit près du carré actuel des anglais, mais plus près des bâtiments d'exploitation. Les anglais sont poursuivis. La durée du combat est estimée à moins d'une heure. (30 à 40 mn au plus). La poursuite est brève et se limite à repousser les anglais hors de vue du champ de bataille. Vers 13h, tout est fini. Seul le 3° escadron français surveille les hauteurs, les deux premiers se regroupent près du lieu du combat. Il est environ 13h à 13h30. Venant du nord-est surgit le 3° escadron du 5th Light Dragon, complété par différentes troupes (5-7).

Le général Stappleton-Cotton arrive en personne avec le troisième escadron et quelques éléments du 18th (4). Ils sont visibles sur les hauteurs environnantes. Deuxième erreur, au lieu de regrouper ses forces, comme le voudrait la logique, il fait descendre ses forces sur la plaine et charge, sans attendre le regroupement des deux premiers escadrons désormais en fuite.

Le colonel Houssain de St Laurent, homme d'expérience, fait arrêter la poursuite et rameute ses troupes, le long du bois du château. La rencontre a lieu entre l'église de St Colombe et le château de Lamothe, plus près de l'église. Elle est plus équilibrée, mais l'effectif du 3° escadron qui revient de sa poursuite, tombe sur le flan droit des anglais et finit par donner l'avantage aux Français. Stappleton-Cotton doit rompre le combat et pour éviter d'être anéanti, se replie vers Fourquevaux et St Félix que le 18th et le reste d'une brigade ont pris en fin de matinée. La durée du combat est à peu près identique au premier (5-7).

La totalité des combats aura duré moins de deux heures.

Pour situer l'heure du combat, et compte tenu que la compagnie d'infanterie se restaurait, on peut la situer au début entre 12h et 14h. De plus, les témoignages anglais font état d'avoir eu, au début, le soleil dans les yeux, ce qui masquait le 10° chasseur à la colonne anglaise (2-5). A 14 h, tout devait être terminé…

De fait, vers 18h, ayant reçu des renforts, les anglais revinrent occuper les lieux. De plus la cavalerie lourde Anglaise fit son apparition vers 18h à son passage devant Baziège.

Le détachement du 75° de ligne escorté par les chasseurs devait se trouver, sans doute, vers Villefranche.

4)Le bilan de cette rencontre.

Les anglais sont en retraite et les Français restent maîtres du terrain, provisoirement pour un peu plus d'une heure. Temps nécessaire à la retraite de la colonne. Le gros de l'armée des Pyrénées ayant passé Baziège vers 16h, tous les acteurs français de Ste Colombe se seront repliés (2-4).

Les pertes.

25 chasseurs seront tués et presque autant de blessés. Deux blessés dans la compagnie d'infanterie. Les blessés graves seront pris en charge par le Maire de Baziège qui les évacuera dans une péniche sur Toulouse. 6 français décèderont.

Ce qui porte le nombre de morts à 31. Le chiffre 32 est donné en bilan...?

Pour les anglais, le chiffre de 50 à 52 est avancé par Stappleton-Cotton à Wellington. La grande majorité est enterrée dans le carré anglais.

Ce chiffre regroupe-t-il les 8 qui décéderont dans un hôpital de fortune, une grange en bas de St Félix ? Les blessés ne sont pas spécifiés, mais la ferme regroupait une vingtaine de lits, à 2 blessés par lits.

L'évacuation des dernières troupes se fait à 12 heures pour Soult, 16 heures à 18 heures pour quelques historiens. En fin de journée, a lieu un autre combat à la sortie de Baziège sur la route de Villenouvelle. (Sans doute le 12 vers 18 à 19h)(1-7).

Les troupes qui assuraient la garde d'Ayguesvives, des fortifications de Baziège et quelques retardataires, sans doute mal prévenus du départ de la colonne, sont pris à partie par un fort détachement anglais de cavalerie qui barre le passage. Un combat vif s'engage. Les Français se replient vers le chemin de hallage du Canal du Midi. Certains parviendront à s'enfuir, d'autres se retrancheront dans les bâtiments d'exploitation du « Bigot ». Ils finiront par se rendre quand les anglais y mettront le feu, en fin de journée. Woodberry signale 40 à 50 prisonniers, Cooley 60… 30 pour Soult ?(2). Le nombre de morts n'est pas précisé de part et d'autre.

Soult parle de 30 prisonniers (2). Certains rapports divisionnaires feront état d'une centaine d'absents (8).

Il est reconnu, même par les britanniques que des troupes de Français, évitant les bivouacs Anglais passeront dans la nuit à la faveur de l'obscurité et rattraperont l'arrière-garde française.

La situation au soir de la rencontre et des jours suivants.

Au soir de cette journée, l'armée des Pyrénées a réussi à retraiter sur Villefranche et marche sur Castelnaudary. Elle a eu un succès ponctuel, tel que lui permettent ses effectifs combattants. Soult, conscient de la situation, active son armée, avec pour seul but de retraiter et de retrouver l'armée de Suchet. Le regroupement étant la seule solution pour sauver l'armée des Pyrénées. Suchet est à Narbonne, peu pressé de faire cette manœuvre, et la réunion des deux armées ne se fera pas.

L'armée Anglaise, après l'échec de sa tentative, est toutefois maitre du terrain et se retrouve regroupée en vue de poursuivre et de forcer l'armée française à combattre.

Au soir du 13, sur les hauteurs près de Castelnaudary, les deux armées se feront face. L'armistice mettra fin à cette confrontation (2-4-8).

Ceci termine l'évocation des combats à Baziège et dans le Lauragais.

EPILOGUE

Sans l'arrivée des plénipotentiaires chargés de faire appliquer la trêve, une autre bataille aurait eu lieu, le lendemain ou le sur lendemain près de Castelnaudary.

Le Maire de Baziège mobilisera, le lendemain, la population pour nettoyer le champ de bataille, évacuer les blessés et enterrer les morts.

Les morts français furent enterrés dans le cimetière autour de l'église de Ste Colombe. Une croix en bois, puis vers 1840, une pierre, marquaient la fosse où ils furent enterrés (6). Le curé de Baziège, suivant les directives de son évêque, ayant refusé le cimetière aux Anglais, ceux-ci furent enterrés, dans une fosse commune (6), près du lieu du 1° combat, dans un terrain profond, ce qui semble correspondre à l'actuel carré. Ce carré de terre fut subventionné, jusqu'en 1913, par l'armée Britannique pour rester à l'état de pâture.

Le 10° chasseur fut démobilisé par le maréchal Suchet et le maréchal Marmont, quelques jours après. Soult se retirera chez lui à St Amans, non sans avoir réglé, « à la hussarde » la demande du propriétaire des communs du château. Ce dernier, réclamant le remboursement des réquisitions. Malgré l'appui du maire, elles ne furent que partiellement prises en compte. Les soldats français, mal ravitaillés, sans argent, pratiquaient la maraude. Cette pratique

était commune dans l'armée française et plus particulièrement dans l'armée des Pyrénées depuis la bataille de Vittoria.

Pour revenir à notre sujet, un témoignage est intéressant et à prendre en compte. Le propriétaire du château, dans sa demande d'indemnisation, mentionne que le 12 au matin, son intendant avait surpris un voltigeur qui relevait les œufs dans le poulailler des communs. Celui-ci ayant fait sortir le soldat, en lui bottant les fesses, aurait perçu le bruit fait par un canard, venant de la musette du grognard, et dont le cou avait finit par émerger dans le mouvement (6). Il n'est rien précisé sur le sort du canard, ni sur son indemnisation. Pas plus des fonds de culotte du responsable du larcin…

Des faits similaires et beaucoup plus terribles furent aussi le lot de l'armée alliée et plus particulièrement des Espagnols, ivres de vengeance. Dans son récit de l'occupation du Lauragais par des soldats britanniques, Jean Odol, fait un résumé des exactions commises par l'armée anglaise et par le meurtre d'un soldat anglais à Ayguesvives (5).

Cette étude qui s'appuie sur le travail de Jean Odol et des différents témoignages et écrits récupérés, essaie d'expliquer la rencontre de Ste Colombe. Elle est le fruit des recherches et études sur les textes appliqués sur le terrain. C'est ma réflexion et cela reste un début d'explication personnelle.

Hypothèse sur « la bataille » de Sainte-Colombe.

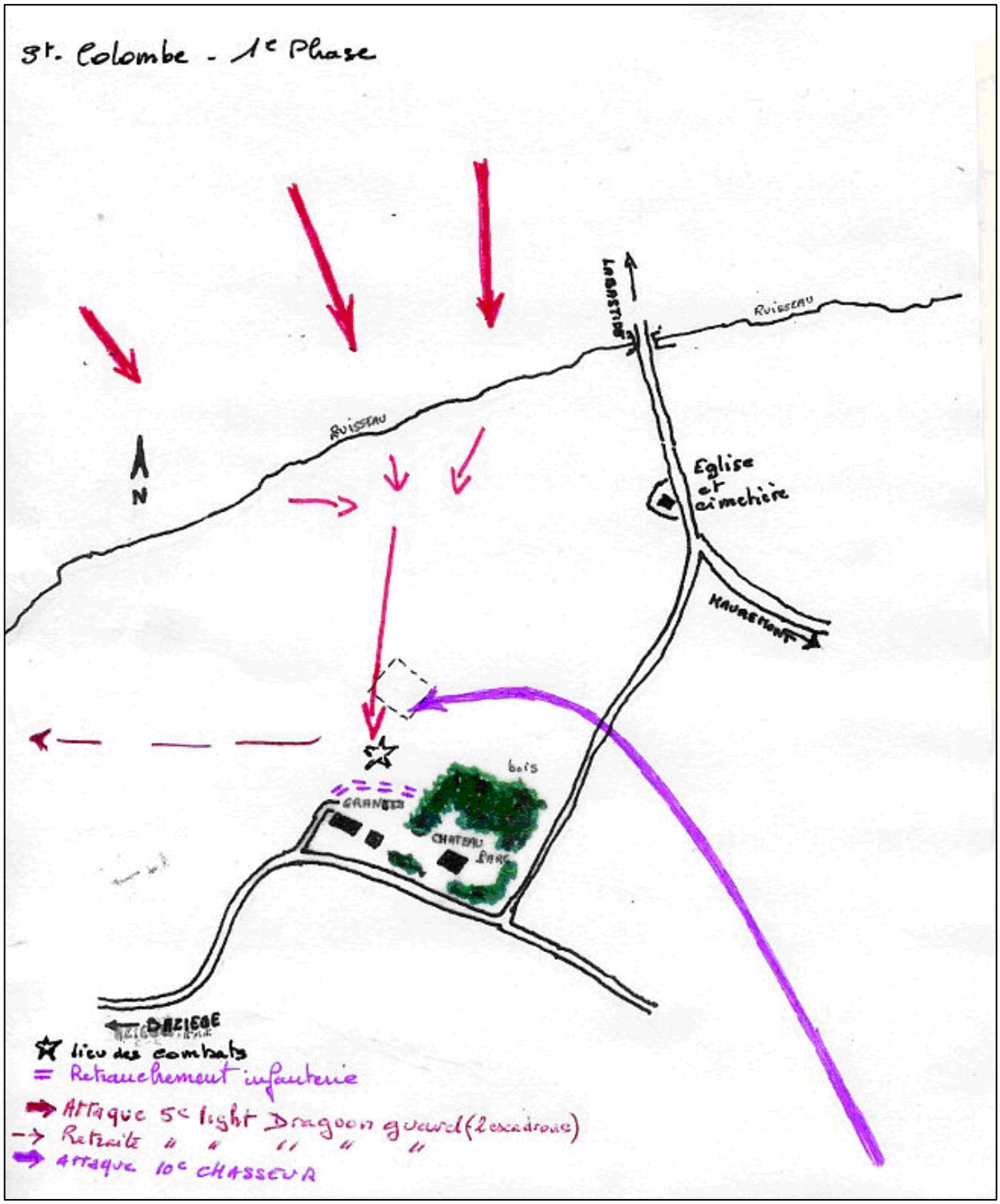
Elle a opposé environ 1000 h, environ 430 cavaliers du 10° chasseur, 60 à 80hommes d'infanterie sans doute du 75° de ligne. 500 à 550 h, environ, côté Britannique.

D'après le récit et les cartes d'état-major, il est possible de formuler des hypothèses du déroulement de la bataille.

Je vous livre donc ma réflexion.

Plan 1° phase

2 escadrons du colonel Arentschild cheminent sur la crête en éventail pour assurer la reconnaissance, 350 à 390 cavaliers étalés sur 1000 m. Ils repèrent la longue colonne sur la route de Villefranche et le poste de garde en plein repas (Compagnie, sans doute, du 75° de ligne) établie près des communs du château.



Dans cette compagnie, c'est le branle-bas de combat. Elle établit une barricade de fortune en toute hâte

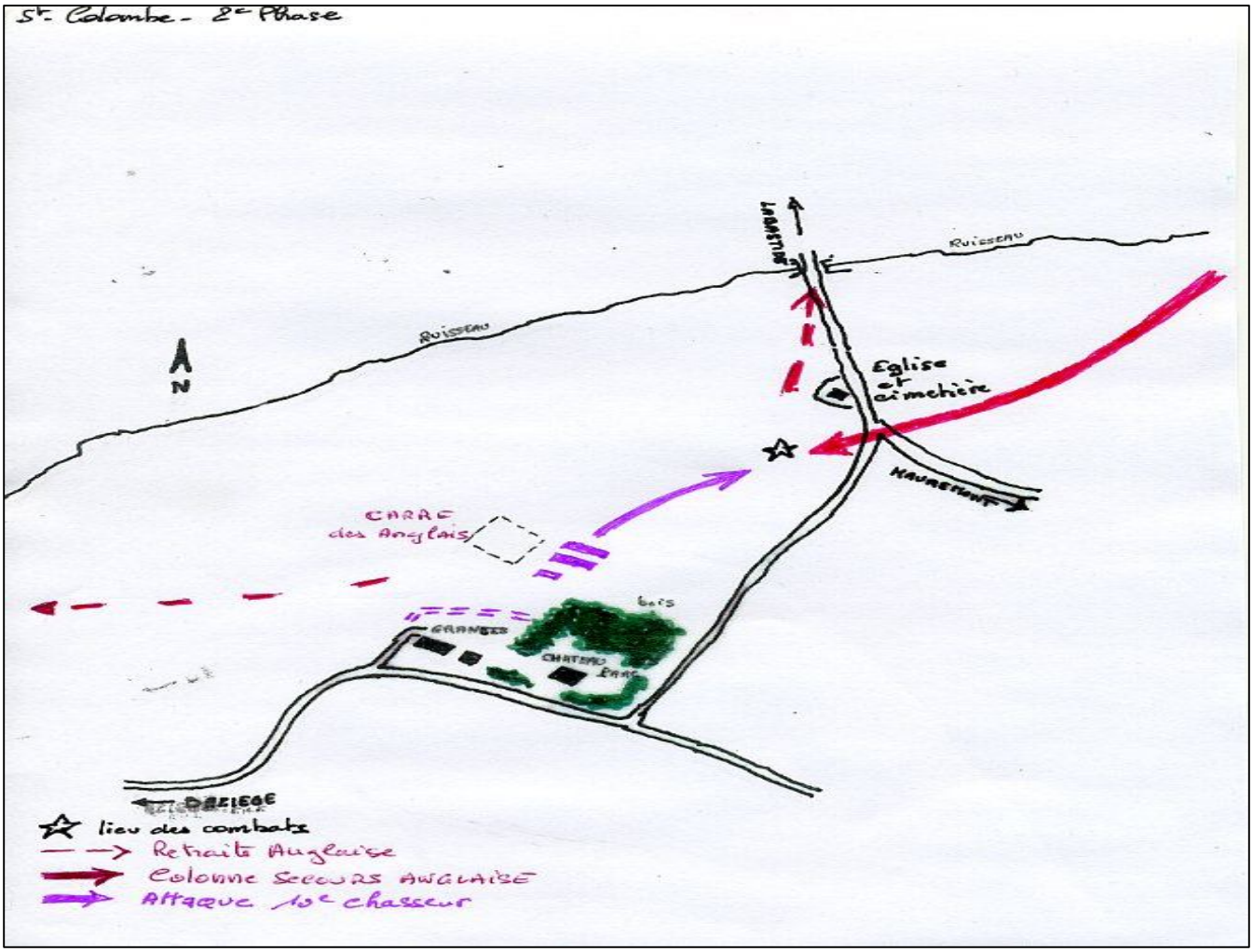
Les cavaliers anglais, le soleil dans les yeux ne voient pas, sur la colline, en face le 10° chasseur dissimulé derrière un petit bois. Ils commencent à descendre au pas, franchissent le ruisseau et se regroupent pour attaquer. (30 à 40mn suivant un trajet à pied). Puis ils chargent la barricade.

Le colonel Houssain de St Laurent du 10° chasseur, militaire expérimenté a bien calculé la progression de ses hommes qui arrivent au même moment où la première ligne anglaise essuie le tir de l'infanterie française. Il coupe la colonne

anglaise par la masse compacte de son unité regroupée. Le combat est bref et les anglais culbutés sont obligés de se retirer à l'opposé du sens d'attaque français.

Plan 2° Phase

Les deux escadrons anglais se replient, repassent le ruisseau et remontent la colline située à l'ouest, poursuivis par une partie les Français. Ceux-ci poursuivent de manière à s'assurer qu'un mouvement de terrain masque le champ de bataille. Au même moment, apparaît, sur les hauteurs et venant de St



Félix, la colonne de renfort amenée par le général Stappleton-Cotton. Cette dernière commence son mouvement vers le ruisseau. Son chef pense que l'effectif qui fait retraite, va se regrouper pour lui assurer une aide précieuse. Habillement, le Colonel Houssain de St Laurent a fait poursuivre, puis regrouper, son effectif sur le lieu du premier combat.

La colonne anglaise descend le coteau qui est humide des pluies de la veille, (40 à 45mn). Passé le ruisseau, la colonne anglaise se regroupe sur le chemin d'accès à la chapelle, puis entame la charge.

Le 10° chasseur en trois vagues, fait de même et la rencontre a lieu à mi-chemin entre le carré des anglais et l'église de Ste Colombe.

Il semble que le 3° escadron ait réussi à prendre de flanc droit du détachement Anglais. La tactique de la masse et du revers porte ses fruits et les cavaliers anglais sont obligés de se retirer. La poursuite française se serait arrêtée au ruisseau.

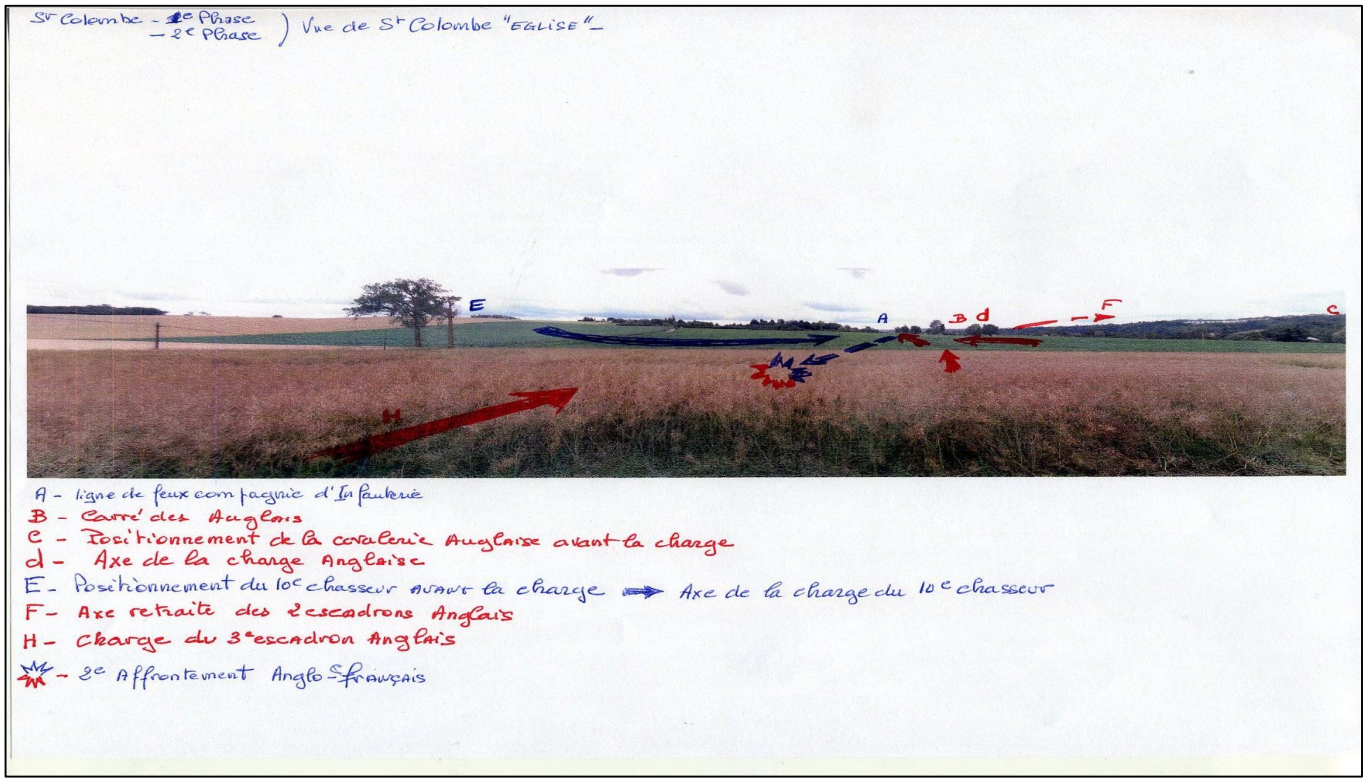
En bon stratège et gardant la main sur sa troupe, le colonel du 10° chasseur garde son effectif regroupé : il reste maître du terrain.

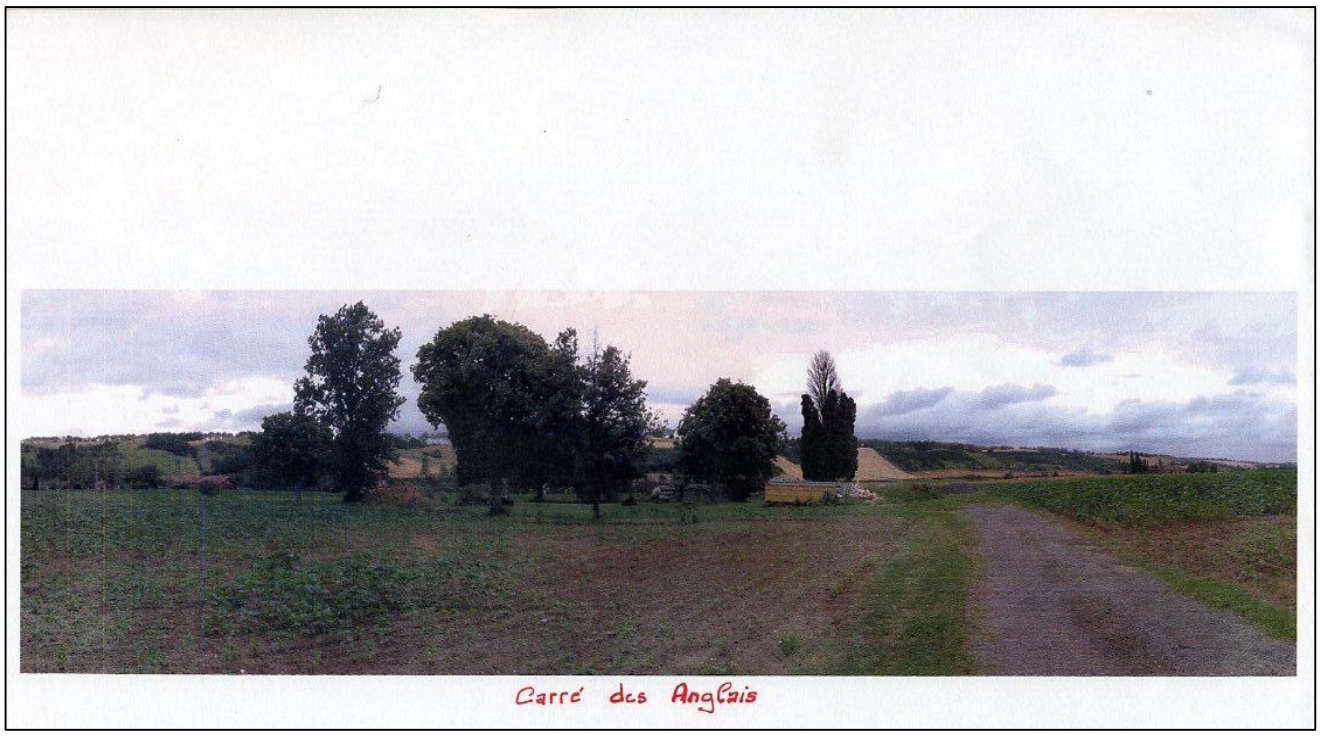
La technique de bataille de la cavalerie anglaise s'articule sur un sabre à large lame (Blucher) qui permet en combat rapproché des effets de coup de masse tranchants. Pour les Français, le sabre est moins massif, plus mobile et plus effilé. Il « travaille en coup de pointe ». Cette technique moins performante en combat rapproché est très efficace lors d'une prise de flanc ou à revers. C'est ce qui s'est sans doute passé, lors de ces deux affrontements.

<u>Simulation sur photos.</u>

1° Phase

2° Phase





Carré (cimetière) des Anglais.

Lieu de sépulture des morts anglais. Les Français reposent dans une fosse près de l'église, dans le (ou près du) cimetière actuel.

CONCLUSION

Les faits survenus dans le Lauragais.

La rencontre d'Ayguesvives et le repli anglais(1er et 2 avril 1814).

La non poursuite par Hill de son offensive sur Ayguesvives, le 1er avril, provient essentiellement de l'observation sur ce champ de bataille des uniformes et d'unités non répertoriées dans l'armée des Pyrénées. Ces unités venant de Pamiers, mais aussi de Carcassonne, siège de leur instruction, étaient destinées, initialement, à renforcer l'armée de Catalogne. Suivant les évènements leur destination avait été modifiée. Ces troupes étaient venues, au plus près par le Lauraguais, à la rencontre des armées de Soult en évitant l'axe Pamiers Toulouse. Elles n'étaient pas connues de l'armée de Wellington. Tout portait à croire que c'étaient des éclaireurs de l'armée de Suchet.

Cet événement motiva, sans doute, le général Hill à la réserve, activa ses craintes de rencontrer un ennemi supérieur et accélèrera son mouvement vers le gros de l'armée alliée. Le faible effectif du chef de la cavalerie alliée,13 000 hommes, face aux 26 000 de Suchet fut la résultante de son attitude prudente. Ces faits sont décrits dans les dépêches envoyées à son général en chef et par le souci de ce dernier de récupérer et regrouper ses effectifs à l'annonce d'une grande bataille (4).

Le pourquoi du combat de Sainte Colombe se résume à deux choses :

- Le souhait de Wellington d'isoler l'armée des Pyrénées de ses sources de ravitaillement et surtout de l'axe, Castelnaudary, Villefranche, Revel, Albi, Cahors, places susceptibles d'amener des renforts à Soult. D'où le mouvement de cavalerie initié par le Général Stappleton-Cotton, vers Revel, pour couper cet axe.
- Alors que des bruits couraient sur une suspension des combats, les officiers britanniques, surtout de cavalerie, étaient à la recherche de parcelles de gloire susceptibles de conduire à un avancement ou à une promotion.

C'était le cas pour Stappleton-Cotton. Mais ça l'était d'avantage pour le colonel Arentschild. Initialement coordinateur entre l'Armée anglaise et l'Armée portugaise. Ce dernier assurait un remplacement. Il espérait bien, avant la fin de la campagne, pouvoir accéder au grade de général avant la suspension des combats. (Ce qu'il aura, plus tard, après Waterloo). Car toute période de

paix, est matière à stagnation de poste et surtout, de réduction d'effectif des armées.

Autre point, non négligeable, développé par nos amis historiens militaires britanniques, les deux officiers, pendant la campagne d'Espagne, et plus particulièrement le second, souffraient d'être mal considéré par leurs supérieurs.

Une situation qui pouvait les pousser à s'affranchir des instructions reçues pour essayer de se mettre en valeur. Ceci, au point de perdre toute prudence.

En toute logique, si le colonel Arentschild avait attendu le regroupement de ses forces et le retour de son chef, avec un autre escadron ou mieux avec un régiment complet, l'issue n'aurait certainement pas été en faveur des français.

Ste Colombe se serait soldé par une retraite précipitée, voire une défaite. L'armée des Pyrénées pouvait être coupée en deux.

Le Colonel Arentschild, après les évènements de Ste Colombe, reprit le poste qu'il occupait avant la bataille de Toulouse.

Au soir 12 avril, le général Stappleton-Cotton revient, avec deux brigades au complet. C'est peut-être au cours de cet épisode que se déroula le dernier combat où, sans doute, des retardataires furent sabrés et faits prisonniers.

A ce moment, l'armée française est loin, ayant évacué Baziège en milieu de journée. Le général Stappleton-Cotton se regroupant avec la colonne du général Hill, la nouvelle troupe constituée progresse avec un effectif trois fois supérieur à la cavalerie française. Elle est appuyée par une colonne d'infanterie qui se trouve sur ses arrières. Ceci en vue, le lendemain, de procéder à une bataille décisive(4).

En fin d'après-midi, alors que l'arrière garde française a évacué Villefranche et se trouve à Labastide d'Anjou, les forces britanniques fortes de plus de 4 brigades (peut-être 5) dont une lourde, s'étirent sur les hauteurs de Montferrand (1).

De très bonne heure, le lendemain, toute la cavalerie française et l'arrière garde se regroupent aux abords de Castelnaudary, renforcée par l'arrivée d'autres régiments.

La bataille de cavalerie décisive est prévue pour le lendemain. Le nombre n'est pas en faveur des Français. Le rapport de forces est au moins de 1 pour 3, peut être plus (2).

L'arrivée des officiers français et britanniques, les colonels de Saint Simon, Cooke et Gordon, émissaires porteurs du traité de paix, en fin de journée du 13 avril, au quartier général de Soult, scelle la suspension des

combats. Un armistice tacite des deux belligérants, arrête l'affrontement qui se préparait (2).

INDEX :

- (1) Journal de guerre (1813-1815) du Lieutenant Woodberry (Ed. Mercure de France) - Correspondance à ses parents du Lieutenant Woodberry.

- (2) Correspondance du Maréchal Soult au Duc de Feldre Ministre de la guerre.

Correspondance et retour du Maréchal Soult au Maréchal Suchet.

- (3) Dépêches et journaux locaux qui relatent les témoignages de voyageurs spectateurs des évènements.

- (4) Correspondance entre le général Hill et le Duc de Wellington.

- (5) Récit de Jean Odol.

- (6) Demande d'indemnisation du Châtelain de « Lamothe » à l'armée française.

- Rapport moral du Maire de Baziège.

- Décision du conseil municipal de Baziège sur les dépenses et mesures à mettre en œuvre (13-14-15-16/04/1814). *Rapport envoyé au préfet.*

- Rapport du curé de Baziège à son évêque (Monseigneur C.F.M. Primat).

- (7) Correspondance familiale du lieutenant Colten (Campagne de France 1814-1815-internet)

- (8) Rapports du Chef d'état major de l'armée des Pyrénées au Ministre de la guerre, après le départ du Maréchal Soult.(Archives militaires).